

juan marsé

heureuses nouvelles sur avions en papier



Traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu



JUAN MARSÉ

HEUREUSES NOUVELLES SUR AVIONS EN PAPIER

Un été dans un quartier populaire de Barcelone, à la fin des années 1980. Bruno, adolescent solitaire, gagne quelques sous pendant ses vacances en apportant les journaux à sa voisine, Mme Pauli, une vieille dame excentrique, le rouge aux lèvres, dont l'appartement est tapissé de photos en noir et blanc. Avec ces journaux, Mme Pauli confectionne des avions en papier, sur lesquels elle rédige des messages remplis d'espoir avant de les lancer du haut de son balcon. À quels anonymes ou fantomatiques destinataires s'adressent ces missives ? Bruno va peu à peu percer les secrets de la vieille dame : son passé de danseuse en Pologne, et la tragédie qui l'a obligée à fuir son pays.

Bref et poignant, ce roman inédit de Juan Marsé est à la fois un récit d'apprentissage, l'histoire d'une amitié improbable, et une fable sur le besoin de réenchanter le quotidien pour combattre les ombres du passé.

Juan Marsé, né en 1933 à Barcelone, compte parmi les plus grands écrivains espagnols du XX^e siècle. Auteur de quinze romans (*Teresa l'après-midi*, *Des lézards dans le ravin*, *Calligraphie des rêves...*), de nouvelles et d'essais, il reçoit le prix Planeta en 1978 pour *La Fille à la culotte d'or* et, en 2008, le prix Cervantes pour l'ensemble de son œuvre. *Heureuses nouvelles sur avions en papier*, paru en Espagne en 2014, est son avant-dernier roman. Il est décédé en 2020.

Traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu.

« Juan Marsé ratisse sa mémoire et fait pousser sur les ruines du passé les fleurs subtiles de l'imaginaire. »

Télérama

HEUREUSES NOUVELLES
SUR AVIONS EN PAPIER

*Du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur*

CETTE PUTAIN SI DISTINGUÉE
CALLIGRAPHIE DES RÊVES
CHANSONS D'AMOUR AU LOLITA'S CLUB
LIEUTENANT BRAVO
DES LÉZARDS DANS LE RAVIN
UN JOUR JE REVIENDRAI
L'AMANT BILINGUE
LES NUITS DE SHANGHAI
TERESA L'APRÈS-MIDI
ADIEU LA VIE, ADIEU L'AMOUR
BOULEVARD DU GUINARDO
L'OBSCURE HISTOIRE DE LA COUSINE MONTSÉ

JUAN MARSÉ

HEUREUSES NOUVELLES
SUR AVIONS EN PAPIER

Traduit de l'espagnol par
Jean-Marie Saint-Lu

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :
Noticias felices en aviones de papel

© 2014, Juan Marsé
© 2014, María Hergueta, pour l'illustration de couverture

© Christian Bourgois éditeur, 2023,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-267-05233-6

*À la mémoire de Paulina Crusat
qui m'a ouvert la porte*

Peut-être en avons-nous fini avec
le passé, mais le passé n'en a pas
fini avec nous.

BERGEN EVANS

1

— Et n’oublie jamais que le véritable amour que tu puisses mériter d’une femme ne sera pas celui que tu cherches, mais celui dont tu ne savais pas que tu le cherchais.

Ce fut le dernier conseil que Bruno reçut de son père, trois jours avant son quinzième anniversaire, alors qu’il espérait ne jamais le revoir de sa vie. Après avoir réfléchi quelques secondes, le garçon répondit, d’une voix presque inaudible :

— Oui.

Bruno était un adolescent silencieux et farouche, tapi derrière une timidité stratégique précocement élaborée. Ses parents, Amador et Ruth, s’étaient séparés quand il avait neuf ans. Ils s’étaient connus dans une communauté hippy d’Ibiza vers le milieu des années soixante-dix, plus tout jeunes déjà, lui trente-cinq ans et Ruth trente-deux, et cela avait été un coup de foudre,

empêtré dans le tourbillon des changements et des incertitudes que vivait le pays à l'époque. Amador Cano Raciocinio était né à Mugía, petite ville de la province de La Corogne, et avait grandi à Barcelone, où ses parents avaient émigré au début des années quarante. Ex-séminariste et ex-vendeur ambulant de matelas et d'une marque de barres chocolatées, il se vantait dans la communauté d'avoir dirigé des séminaires à l'Université de Berkeley, donnait des cours de yoga et de solfège et jouait de la clarinette. C'était un type rougeaud, bisouilleur et plein d'esprit, l'ami qui plaît à presque tout le monde avant de rendre involontairement presque tout le monde malheureux. Les femmes voyaient dans les yeux bleus de cet expert en liturgies pacifistes et confitures maison des rafales de vent et de liberté, mirage qu'il entretenait. Ruth était une beauté brune à l'état brut, d'apparence discrète et soumise, à la peau tachée de son et au regard langoureux, un regard qui sans qu'elle s'en rende compte irradiait une ferveur sexuelle. Tout juste séparée du propriétaire d'une buvette de Santoña, elle était arrivée à Ibiza main dans la main avec un photographe qui l'avait abandonnée au bout de deux mois. Elle cuisinait de délicieuses croquettes qu'elle vendait bon marché et confectionnait des roses en laine et d'autres fleurs décoratives de couleurs voyantes avec toutes sortes de tissus.

Bruno avait été un bébé désiré par Ruth, mais pas par Amador, et il était né dans un lit de fleurs où se mêlaient et se confondaient roses vraies et fausses roses, bercé par des chansons des Pink Floyd, des rites contre-culturels et des effluves de marijuana et de pâte de coing artisanale.

À l'automne 1983, cherchant son chemin dans une évanescence atmosphère chargée de sexe, d'utopies et de fumée, Ruth se posa la question de l'avenir de son fils et du sien propre. Lasse des infidélités éhontées et des combines professionnelles d'Amador, motifs de disputes et de heurts incessants, elle proposa une séparation temporaire, pour réfléchir. Elle pensait aller passer deux mois à Barcelone avec le petit. Silvia Fisas, une amie désenchantée de la communauté, venait d'y ouvrir une boutique de vêtements d'Ibiza dans le quartier gothique et lui proposait une place de vendeuse. Amador ne s'y opposa pas, mais lui demanda néanmoins de reporter son départ d'une semaine. Il promettait de s'amender. Mais deux jours plus tard, par un après-midi venteux et bruineux, il partit à bicyclette donner un cours de yoga et ne revint pas. Ni le lendemain, ni la semaine suivante. Ruth liquida alors son petit commerce, prit l'enfant avec elle et partit pour Barcelone.

Un an plus tard, elle reçut une carte d'Amador, postée à Marrakech, dans laquelle il lui demandait

pardon et annonçait sa prochaine arrivée à Barcelone et son désir de réconciliation. Mais il ne se montra que cinq ans plus tard, en route pour le Népal, dans les monts de Mustang où, à ce qu'il dit, il devait rejoindre une auteure de romans policiers majorquine à qui il avait donné des cours de solfège et de clarinette dans une communauté de Tenerife. On était au début du mois de juin et il expliqua qu'il logeait depuis un mois dans une pension bon marché du quartier de la Ribera et enseignait le yoga tantrique à une chanteuse de rancheras mexicaine. Il avait le crâne rasé, était vêtu d'une tunique de lama tibétain couleur safran et portait sur son dos un petit sac de randonnée kaki, et sur la poitrine un chapeau de charro et sa clarinette. Sur le sac, on pouvait lire FENG SHUI, écrit au feutre. Ruth lui dit qu'elle était prête à tout lui pardonner, excepté qu'il se présente devant son fils habillé en clown.

— Comment peux-tu dire ça, voyons ? se lamenta Amador. Ils ne nous feront pas bouger, tu te souviens ?

— Mais tu n'as cessé de bouger toute ta vie !

— Si tu veux dire que j'ai foiré un tas de fois, surtout avec toi, je l'admets et je te demande pardon. Mais ce n'est pas de ça que je veux parler.

— Ah. Pas de ça.

— Je veux parler de nos convictions, de nos aspirations.

— Je vois. De nos aspirations.

— Bien sûr. Moi je soupire encore après les lointains jardins de Cordoue.

— Ah. De Cordoue.

Elle ne le regardait pas en face. Elle souriait imperceptiblement et regardait ses ongles. Amador se souvint que ce geste, d'écouter ses excuses en regardant ses ongles, précédait presque toujours le pardon qu'elle ne savait pas lui refuser.

— *We shall overcome*, tu te souviens, Ruth ? ajouta-t-il. Tu seras contente d'apprendre que je ne fume plus de marie-jeanne ni d'*Ideales* puantes, je suis une autre personne en quête d'une autre personne. Ou *vice versa*. Tu sais quoi ? j'ai réfléchi à la question et je suis décidé à préparer une licence de bouddhisme. — Il la regarda du coin de l'œil, pour jauger son humeur et ajouta d'un ton moqueur : — Il est plus que démontré que la réserve spirituelle de l'Occident n'est pas l'Espagne, si seulement, et que ni la montagne de Montserrat ni le Barça ne sont la réserve spirituelle de la Catalogne, alors notre truc à nous...

— Bon, ça va, tu restes dîner ? J'ai fait des macaronis.

Cette visite inattendue fut une formalité désagréable. Bruno ne pouvait comprendre que sa mère reçoive cet homme comme s'il ne s'était

rien passé. Après l'avoir salué cérémonieusement, mais avec une mauvaise humeur mal dissimulée, le garçon s'était enfermé dans sa chambre.

Ils occupaient, à l'entresol du numéro 7 de la rue Congost, dans le quartier de Gracia, un appartement modeste loué à une tante de Silvia Fisas, l'amie ex-hippy, dans la boutique de laquelle Ruth continuait à travailler et à vendre ses fleurs en laine. Bruno, après avoir fréquenté sans entrain et guère de profit une école publique du quartier, était sur le point d'entrer comme apprenti dans une pâtisserie de la plaza del Sol, dont le patron était marié avec une cliente de Ruth. Pour commencer, il serait garçon de courses. Amador dit qu'il aurait préféré que son fils choisisse la clarinette plutôt que les percussions – il l'entendait cogner sur son tambour dans sa chambre –, mais une clarinette en si mineur, comme la sienne, qui exigeait une oreille privilégiée et une sensibilité supérieure. Il montra à Ruth un avion en papier journal qu'il lui dit avoir ramassé un peu plus tôt dans la rue, en face de la maison, ajoutant qu'il pensait l'emporter avec lui au Népal, parce qu'il lui porterait chance.

— Regarde ce qui est imprimé sur les ailes, ajouta-t-il. Lis. « Chocolat noir ». Et ici « Petits-beurre et biscuits ». Un code secret ? Un mot de passe ? Non, ma chère Ruth, un présage, un signe du destin. L'avenir sera doux. De plus, je jurerais

que c'est mon fils qui a fait ce petit avion, parce que même s'il est vraiment grossier, il est comme ceux que je lui faisais quand il était gosse, là-bas sur nos chères plages de Shangri-La, je ne sais pas si tu t'en souviens...

— Arrête, s'il te plaît, murmura-t-elle. S'il te plaît.

Ruth essaya de cacher la tristesse de son regard sous sa chevelure bouclée, et ressentit soudain une vague de chaleur et un chatouillis sous la plante des pieds. Elle était à la plage et marchait sur le sable chaud, en écoutant la paisible rumeur de la houle, et elle écarta ses cheveux avec sa main et renversa avec une mélancolique indolence sa tête sur son cou, offrant son visage à la brise marine, mais aussitôt après elle vit ses pieds nus sur le carrelage de la salle à manger, et alors elle se retourna et s'en alla dans sa chambre d'un pas rapide, en laissant Amador, celui d'hier sur la plage comme celui du jour dans son appartement, absolument sans voix. Des jours heureux de fleurs et de miel, elle gardait sa belle tête bouclée et l'habitude de marcher pieds nus chez elle. Assise sur son lit, elle chaussa ses pantoufles avec une certaine précipitation.

Quand elle revint dans la salle à manger, Amador lui dit que sa peau était aussi belle et aussi parfumée que toujours. Il lui demanda aussi de bien vouloir convaincre Bruno de cesser de lui

dire vous et de le tutoyer, et lui annonça qu'avant de s'en aller il voulait parler en tête-à-tête avec le garçon.

— Merde, qu'est-ce qu'il fabrique à taper sur ce tambour ?

— Rien, je suppose. Il aime ça.

— Et pourquoi il m'appelle M. Raciocinio au lieu de papa ?

Ruth fixa ses joues cendrées, hâves et mal rasées.

— Il a toujours eu beaucoup de respect pour toi...

— Vraiment ? Ça, c'est quelque chose. Tu ne lui as pas appris les bonnes manières ? Comment a-t-il pu avoir une idée pareille ?

— Je ne sais pas. Demande-le-lui, il est dans sa chambre.

— Il va falloir qu'il m'écoute. Il va avoir quinze ans. Je suis encore son père, je suis encore Amador. Ou *vice versa*.

Prodigue en artifices pour éluder ses responsabilités, ou les faire endosser par d'autres, dans sa voix miséreuse nichait une nostalgie arcadienne, un ronronnement dans l'obscurité, quelque chose que Ruth captait encore malgré elle. Pour Bruno, toutefois, rien de tout cela ne signifiait quoi que ce soit, excepté de mielleuses arguties de parasite. Il se rappelait la douceâtre et persistante odeur de pâte de coings de ses mains, et pas grand-chose

de plus. Si bien que pendant qu'il en apprenait sur Krishna et les mystérieux avatars d'une vie errante en quête de l'Atman, le lieu lumineux où vit l'âme, précisa M. Raciocinio, pendant qu'il écoutait son laïus décidément casse-pieds sur le seuil de sa chambre, dans une posture maladroite, mais en maniant ses baguettes de tambour devant son visage, en guise d'autodéfense, et les yeux mi-clos, comme plongés dans une invincible somnolence, en moins d'une minute cet homme qui se prétendait son père s'était changé pour lui en vagabond cinglé, en escroc, en ventriloque marchand d'impostures et de bobards, en pathétique survivant d'un échec ou d'un étrange malentendu avec le monde. Merde, pourquoi veut-il savoir si c'est moi qui ai fait cet avion en papier qu'il a trouvé dans la rue ?

— Je ne sais même pas comment on les fait, Monsieur Raciocinio, alléqua-t-il.

— Bien sûr que si, mon garçon. C'est moi qui t'ai appris – ses yeux noyés dans de l'eau bleue le regardaient avec affection. Ce sont des choses qu'on n'oublie jamais. Elles volent, mais on ne les oublie pas. Sûr que chaque avion que tu lances est un rêve qui prend son vol...

Rien à foutre des rêves qui volent, rien à foutre de tout ce que tu dis qui vole, Monsieur Raciocinio, pensa-t-il tout en se frappant la poitrine avec les baguettes et en regardant le

plafond d'un air distrait. Son père les lui ôta des mains sans brusquerie, en souriant, puis, dans un geste soudain, qui semblait davantage obéir à un chagrin qu'à une effusion affectueuse, il lui prit la tête entre ses mains.

— Voler, flotter, rêver peut-être, voilà la question, dit-il avec une glaire insidieuse emmêlée dans la voix. Tu te souviens de la chanson ? Sur la mer courent les lièvres, dans la montagne les sardines... Ce qui ne veut pas dire que toute la montagne soit de l'origan, bien sûr. Mais les yeux toujours dans le rétroviseur, hein ? parce qu'il faut savoir regarder le passé si nous voulons voir le futur. Car même si tu ne peux pas les voir, mon cher fils, les jardins sont de plus en plus proches...

Et ta putain de sœur, connard, se dit Bruno en fermant les yeux. Ce qu'on ne voit pas n'existe pas, et ce que rêve un charlatan siphonné et crève-la-faim existe encore moins, c'est du pur baratin. Ses mains bigotes posées sur sa tête sentaient maintenant la pâte de coing maison rancie, et sa voix aussi. Brusquement, il se vit retenu dans un passé pour lequel il ne ressentait qu'incrédulité et indifférence, prisonnier d'expériences vécues qu'il refusait d'accepter, tandis que cette voix à laquelle il ne pouvait non plus donner crédit émergeait d'un paysage irréel en dessinant des scènes où se confondaient la rêverie et la supercherie, le vécu





Heureuses nouvelles sur avions en papier Juan Marsé

Cette édition électronique du livre
Heureuses nouvelles sur avions en papier de Juan Marsé
a été réalisée le 14 décembre 2022
par Christian Bourgois éditeur.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267052312
ISBN PDF : 9782267052336
Numéro d'édition : 2586